

## La position de Nietzsche dans Par Delà le bien et le mal

*43 Seront-ils de nouveaux amis de la " vérité ", ces philosophes à venir ? Très probablement, car tous les philosophes connus ont aimé leurs vérités. Pourtant ce ne seront certainement pas des dogmatiques. Leur orgueil autant que leur goût s'insurgera à l'idée que leur vérité doive être une vérité pour tous, ce qui, jusqu'ici, fut secrètement le vœu et l'arrière-pensée de toutes les visées dogmatiques. " Mon jugement est mon jugement, et je n'admets pas volontiers qu'un autre y ait droit ", dira peut-être un de ces philosophes futurs. " Il faut se défaire de ce mauvais goût : vouloir s'accorder avec le grand nombre. "Bien" ne signifie plus bien dans la bouche du voisin. Et comment y aurait-il un "bien commun" ? Le mot renferme une contradiction : ce qui peut être commun n'a jamais que peu de valeur. Finalement il en sera comme il en a toujours été : les grandes choses appartiendront aux grands hommes, les profondeurs aux hommes profonds, le raffinement et le frisson aux hommes raffinés et, en un mot, tout ce qui est rare aux hommes rares. " —*

## Manoli Da Villa me demande de fournir des commentaires sur la phrase colorisée dans le texte ci-dessus.

Ce qui est commun n'aurait pas de valeur. Le bien commun serait donc une contradiction. Parle-t-on du bien qu'on pense des valeurs et des goûts ou des choses qu'on met en commun car leur valeur et leur acquisition nécessitent le concours de tous? Il s'agit là d'un glissement de sens, autorisé par l'isolement de la phrase hors de son contexte. Le mot bien est nominal mais aussi adverbial. Ce qui est bien pour moi, ma liberté par exemple, n'est pas bien pour qui voudrait abuser de moi. La liberté est un bien commun, mais si elle peut être utile à tous, elle peut cependant contrarier ceux que la liberté des uns protège de l'avidité des autres. En effet le bien de l'autre peut nuire au mien. C'est toutefois lorsque les hommes définissent en commun ce qui est bien pour tous, qu'ils peuvent unir leurs efforts pour y concourir.

La valeur est décidée arbitrairement par les moeurs, les cultures et lois. Chaque peuple à ses propres valeurs qui peuvent être dissemblables de celles des autres peuples. La référence au « commun » se rapproche du « vulgum pecus » barbarisme dans lequel on trouve associé l'idée de peuple (vulgus) et de troupeau (pecus). Le vulgaire désigne ce qui est banal, ennuyeux, ordinaire. Il y a certainement dans cette désaffection pour le commun, la trace d'un trait cognitif, présent chez l'homme même très jeune. Tout ce qui est nouveau, attire l'attention du nouveau-né, ils se désintéresse très rapidement des objets auxquels il est habitué. Cet appétit pour le rare et l'exceptionnel serait donc relié à une particularité sensorielle sélectionnée par l'évolution. On voit bien l'avantage que l'on tire de s'intéresser à l'original et l'exceptionnel. C'est un bon moyen pour trouver de nouvelles solutions à des problèmes résistants aux anciennes recettes.

On peut aussi y voir un élitisme de classe. Pouvoir manger, vivre, s'amuser, différemment de tout le monde, est la marque des princes et de ceux qui se flattent de les côtoyer. Cette « exophilie » a d'ailleurs ses limites. Puisque chaque peuple a ses valeurs et ses habitudes, violer de temps à autre celles de sa communauté est l'expression d'une vanité plus ou moins saine. Violer constamment les moeurs de sa culture représente en revanche un risque considérable. Le bien commun est donc la référence minimale assurant le confort et la possibilité de se croire hors du commun. Néanmoins violer les moeurs de sa culture peut aussi démontrer l'impunité et par là même flatter l'ego de celui qui se place « au-dessus » des lois. Toutefois on peut se demander si l'élitisme n'est pas le résultat du trait cognitif qui pousse à aimer l'insolite et l'extraordinaire et à être soi-même « distingué ».

« Une vérité cesse d'être une vérité lorsqu'un plus d'une personne y croit » Oscar Wilde  
« Dès que je m'aperçois que quelqu'un pense que moi, je change d'avis » Pierre Desproges

La distinction, caractéristique qui tire sa valeur de sa rareté, extrait l'individu de la masse uniforme de ses semblables. C'est une arme de l'ego. Pour les individus qui se veulent distingués, c'est-à-dire visibles, le bien commun ne saurait être mieux qu'un minimum vital, un bienfait soustrait aux fruits du labeur des excellents, et qui serait réparti sur la masse avec la condescendance dédaigneuse des puissants. Il va de soi que pour les puissants cette communauté ne leur est pas nécessaire. Ils ont bien plus que les simples mortels car ils sont bien plus méritants qu'eux. Pierre Bourdieu dans son livre « critique de la distinction » montre pourtant que les goûts et les moeurs qu'on adopte sont caractéristiques du groupe social auquel on pense appartenir. Aussi cette distinction, montre autant notre rejet du commun que notre appartenance à un sous-groupe fut-il « distingué ».

Pour résumer, l'existence d'une communauté d'intérêts au sein d'une société ne fait pas l'ombre d'un doute. La masse confuse et sous jacente des goûts et des valeurs communes d'une société fonde sa richesse et sa puissance au regard de l'adversité. Cette uniformité mentale est le prix de l'efficacité collective. Toutefois les cultures transportent aussi à des degrés et sous des formes diverses la notion d'individu, de spécificité personnelle et même de personnalité, qui permet à chacun de se sentir « un » parmi les autres. Tous les excès sont possibles le long de ce continuum qui va de l'illusion d'être unique à celle de n'être qu'une cellule d'un vaste univers. La présence de ces extrêmes assure un courant social, un dynamisme générationnel, des remous culturels, qui va probablement dans le sens d'une meilleure adaptation de l'espèce à l'entropie universelle.

Frantz Gacogne  
Pour Manoli Da Villa  
Le 14 juin 2004